

M. le Président,  
Ml. Mesdames et Messieurs,  
Chers camarades,

Lorsque Vincent Coeurderoy, que je suis très fier d'avoir pour ami, m'a demandé d'être votre Président d'un jour, j'ai eu un moment d'hésitation. Pour des raisons que je vais tenter d'expliquer, je garde des souvenirs très forts et très précis de mon passage au collège de Cusset en 1964 et 1965. Mais pour autant, je suis loin de pouvoir me présenter - sur le plan des lauriers académiques - comme une figure emblématique de cet établissement. Votre, notre, président Paul Péronnet m'a très chaleureusement aidé à surmonter mon appréhension et je l'en remercie.

J'ai, en effet, fait un rêve éprouvant. Dans mon songe, je voyais surgir M. Lécuyer, surveillant général dit «Ouin-ouin» venant me dire, avec la voix inimitable et très imitée qui lui valait son surnom : «Comment ça, Bège, vous avez le culot de venir raconter votre vie aux anciens alors que vous avez passé le plus clair de votre temps au Bar Parisien à jouer au flipper !»

Quarante-quatre ans après, il semble cependant qu'il puisse y avoir prescription quant à mes frasques passées qui n'ont eu, au demeurant, rien de vraiment infâmant : tout au plus a-t-on pu me reprocher un manque d'assiduité et de présence au cours de cette année de troisième qui a tant compté dans ma vie, comme nous allons le voir. M. Roman, mon professeur de Français-Latin, désolé de voir que, en dépit de ma boulimie de lecture et de mes facilités en version latine, je ne figurais pas parmi les bons élèves m'avait dit un jour : «Le problème, avec vous, c'est que vous n'êtes pas assez scolaire». Cette phrase, profondément vraie, je l'entends encore.

Il serait trop long et bien fastidieux de vous raconter ma vie depuis ma première bouillie ou de vous entretenir de la succession de hasards familiaux qui nous avaient amené à Vichy, ma mère, ma sœur et moi, après le décès de mon père à Pau en 1961.

Que l'on sache seulement que lors de mon inscription à Cusset, je sortais d'un collège religieux assez strict du Sud-Ouest et que découvrir à quinze ans, l'univers de l'enseignement mixte fut pour moi une sorte d'éblouissement affectif. Etre en classe avec des filles, à l'âge même où l'on commence à s'intéresser de près à la question, quel ravissement à l'époque !

Je crois sans forfanterie que certaines expériences douloureuses, non seulement la mort de mon père mais aussi quelques traumatismes laissés par mes séjours, enfant, en Tunisie et en Algérie, avaient «accélééré ma maturation», comme l'on dit à propos du vin. D'instinct, je me suis trouvé en phase avec les filles de ma classe, qui m'inspiraient des émois divers. Je n'ai jamais oublié Kiki Lénient, la très mignonne sœur du grand rugbyman, Martine Viallet et Agnès Tourtier avec qui nous avons créé un éphémère «club photo» animé par M. Lécuyer en personne. Je trouvais les garçons de troisième un peu bébés et je me suis mis très vite à fréquenter les «grands», c'est à dire les élèves de 1ère et de Terminale. Je devins ami avec Gérard Médioni, Alain Claessens et Patrick Doye - dont j'ai épousé la cousine ! Je les ai retrouvés bien souvent par la suite jusqu'à ce que la griffe du destin, pour notre grande tristesse, nous les enlève tous les trois trop prématurément. J'ai pour eux, aujourd'hui, une pensée émue.

Le hasard ou la Providence ont voulu que je conserve à l'âge adulte des liens amicaux, dont l'origine remonte à cette époque, avec Jean-Jacques Sanvert, aujourd'hui inspecteur

général de l'économie, Denis Tillinac que je n'ai pas besoin de vous présenter, Jean-Charles Eleb et ses deux sœurs.

En regardant les photos du site Internet ou en lisant le bulletin des anciens, je me suis aperçu que je conservais des souvenirs très vifs de beaucoup de mes condisciples qu'il me soit ou non arrivé de les revoir : le très étonnant Lucien Sabah qui parlait - cela est rappelé sur le site - huit langues, Georges Sarrazin, Jacques Chevron, Jean Ramet - qui devint le plus célèbre restaurateur de Bordeaux - la très jolie Babeth Sempéré qui épousa le frère de Claude Malhuret, le très drôle «Donald» Douspis... Je ne peux évidemment les citer tous, ils sont en réalité fort nombreux.

Je me suis souvent interrogé sur le bizarre processus intellectuel qui fait que je peux, très exactement, dater de mon séjour à Cusset une façon de «rêver à ce que serait ma vie». Est-ce la présence un peu magique, des jeunes filles ? Est-ce la proximité de Vichy avec les ombres de Valéry Larbaud et d'Albert Londres ? Est-ce le fait que le collège de Cusset ait eu, ce qui est assez rare, deux écrivains pour directeurs ? Abel Boisselier que je n'ai évidemment pas connu mais dont je sais qu'il était le grand protecteur de René Barjavel; Max Melou, qui venait de publier «Prière sur le Mont-Blanc», une belle histoire d'alpinistes, lorsque j'ai été inscrit au collège ? Je ne saurais pas très bien dire ce qui s'est passé mais je crois bien que c'est cette année-là que j'ai décidé que je passerai ma vie à lire et à écrire, à voyager, à aimer le théâtre et la littérature et à adorer «le spectacle de l'actualité» dont on a dit souvent qu'il était «le théâtre des événements».

Ma scolarité est restée chaotique - avec un bref retour dans un collège du Sud Ouest - jusqu'à mon bac philo, obtenu en 68 - une année facile, a-t-on dit, il avait quand même fallu bachoter un peu - au Lycée Banville de Moulins en tant que candidat libre. Par la suite, je le dis tout de suite pour me débarrasser de cette question, j'ai suivi un cursus universitaire original en marge de mes activités professionnelles : le centre de formation et de perfectionnement des journalistes, un DEUG de droit à Pau, un troisième cycle d'études supérieures d'économie et de gestion à Paris IX Dauphine.

Dès le collège de Cusset, j'ai rédigé de petits textes et rêvé bien entendu d'écrire un grand roman toujours resté à l'état d'esquisse.

Ma passion du théâtre m'a poussé à fréquenter successivement deux troupes amateur, le Catel à Vichy et l'atelier théâtre de la MJC dirigée par Serge Letort. Cela m'a permis de faire la connaissance de deux journalistes, Jean Renault, chef d'agence de la Tribune-Le progrès à Vichy et son homologue de La Montagne, Jean-Claude Moreau d'Alton. Ainsi ont pu s'orchestrer mes «deux grandes rencontres» de l'année 1967. Celle du grand amour en la personne de Catherine Doye, dont la famille maternelle, les Démonet, est très connue à Vichy. Elle est devenue ma femme en 1970 et l'est restée jusqu'à aujourd'hui à son immense mérite. L'autre rencontre, fut celle d'un grand métier, le journalisme, à La Tribune-Le Progrès.

C'était une première concrétisation des rêves ébauchés dans notre cher collège.

D'emblée, l'ambiance des rédactions - beaucoup plus joyeuse en ces temps-là qu'elle ne l'est aujourd'hui - m'a séduit et j'ai beaucoup travaillé pour apprendre à rédiger vite et bien, quel que soit le thème, selon l'adage enseigné par mon maître Jean Renault voulant qu'il n'y ait pas «de petit ou de grand sujet, seulement des petits ou des grands journalistes».

Succédant dans les fonctions de «vacataire d'été» à un ancien du collège - Daniel Ferragu, qui choisit la médecine et s'illustra dans le monde du rugby, j'ai découvert avec joie «l'information locale» à La Tribune-Le Progrès». Ma chance assez inouïe fut de pouvoir «couvrir» une saison d'été encore très active : spectacle de théâtre, d'opéra, de chansonniers, tous les soirs, conférences au Casino ou au centre culturel Valery Larbaud, interviews de personnalités très diverses.

Si l'on ajoute à cela les tournées de faits divers, les journées de «travail» duraient facilement quatorze heures, avec la pression constante des «envois de courrier» - il n'y avait ni fax, ni internet - samedi et dimanche compris...

Je crois que je me suis bien sorti de cette épreuve d'endurance puisque je fus admis à postuler pour un poste de titulaire à condition de me «libérer de mes obligations militaires», ce que je fis au 92ème Régiment d'Infanterie à Clermont-Ferrand. Une expérience très riche, accomplie en râlant bien entendu, qui me permit de retrouver pas mal d'anciens du collège.

Entretemps, deux événements ont beaucoup compté pour la suite de ma carrière: j'avais eu la chance de rencontrer à plusieurs reprises lors de son séjour à Vichy l'écrivain Georges Simenon qui m'apprit beaucoup de choses. J'ai tiré de nos rencontres un petit livre «Simenon à Vichy» paru en 2003 lors de «l'année Simenon». Et, en 1968, j'ai été lauréat d'un concours national qui m'a permis d'obtenir une bourse de reportage pour couvrir «Les Jeux Olympiques de Mexico» grâce à l'appui de Serge Letort, directeur de la MJC de Vichy. Après mon service militaire, retour à Vichy après un stage à Saint-Etienne. Je suis marié, je ne vais pas à tarder à avoir deux enfants (le troisième naîtra à Pau en 1977) et je suis devenu reporter, en charge de la vie économique et politique sur tout le département de l'Allier et une partie de l'Auvergne.

L'opportunité de revenir dans le Béarn de mes ancêtres paternels survient avec la proposition d'intégrer, comme chef d'agence de Pau, la rédaction de «Sud Ouest». La décision est difficile à prendre mais je quitte le Bourbonnais avec femme et enfants. Sud Ouest, c'est le deuxième quotidien de France et une très belle équipe, avec trois «Prix Albert-Londres». Je découvre alors le poids des responsabilités. A vingt-huit ans, je dirige trente-cinq salariés, régi trois conventions collectives différentes ainsi qu'une armée de deux cent correspondants. Je me frotte aussi de près au personnel politique : le très original André Labarrère, député-maire de Pau puis ministre, Michèle Alliot-Marie, Alain Juppé, un Gascon froid, sorte d'exception culturelle, et un débutant bégayant nommé François Bayrou. Je ne dois pas m'en tirer trop mal puisque le patron du journal, Jean-François Lemoine, me propose en 1985 de devenir directeur de la rédaction de Paris, en charge du service politique.

Je me forme à toute vitesse, en complétant mes modestes études de droit par des stages à Sciences- Po.

Mais la vraie découverte des arcanes de la politique viendra des heures passées à l'Assemblée Nationale et au Sénat à l'occasion de longs débats et séances de nuit. Parmi mes grands initiateurs, à l'époque, figure le cher Gabriel Péronnet, ancien du collège, que j'ai connu à Vichy dès 1967 et dont j'avais «couvert» l'arrivée au gouvernement en 1974. Ce personnage très atypique de notre vie politique (il n' a jamais exercé de mandat local exécutif) incarnait à mes yeux la «politique à l'ancienne» mais je dirai plutôt aujourd'hui «la politique de toujours».

Vieux parlementaire, drôle et bon vivant, Il m'expliqua avec art, au cours de déjeuners très arrosés dans le quartier de l'Assemblée, les mystères des amendements et des votes en commission. C'était un humaniste cultivé, fin connaisseur du Bourbonnais rural, qui incarnait bien selon moi l'esprit du «collège de Cusset époque Boisselier».

Vous comprendrez que je lui adresse un salut amical, ne doutant pas qu'il nous regarde du Paradis, en m'exprimant aujourd'hui sur ses terres et parmi les siens.

En 1986, une autre grande figure de notre République, Jacques Chaban-Delmas revient au «perchoir», c'est à dire à la présidence de l'Assemblée nationale. Mon journal, qui eut avec lui des relations assez compliquées, me charge de le suivre à la trace et m'ouvre un crédit pour pouvoir l'accompagner partout dans le monde.

Il se trouve que «Chaban» est beaucoup invité : je l'accompagne dans une tournée au Proche-Orient ainsi qu'à travers les Etats-Unis pour des conférences dans les Universités. Le séjour est marqué par une rencontre avec le président Ronald Reagan dans le bureau ovale à la Maison-Blanche, le «lieu du pouvoir» par excellence.

J'ai connu aussi, deux ans plus tard, le bureau de Mikael Gorbatchev au Kremlin, et naturellement beaucoup d'autres endroits, à Ryad, Pékin ou Stockholm, où se prenaient de grandes décisions.

Si je parle de Chaban aujourd'hui avec une certaine tendresse, c'est parce qu'il était très agréable de voyager avec lui. Sportif et toujours pressé, comme chacun sait, il détestait les contretemps.

Quand il fallait attendre un avion en retard, j'avais trouvé un «truc» pour le faire patienter: lui faire raconter un épisode de la Résistance, lié au 13 Mai 58 ou à sa vie politique ultérieure marqué par son ratage à la présidentielle de 74. Je me souviens qu'ainsi, avec le journaliste Jean Mauriac, nous l'avons écouté bouche bée nous donner tous les détails des tractations ayant conduit à la désignation de René Coty en 1954 alors même que toutes les personnes qui nous entouraient, dans une sombre cafétéria d'aéroport ce soir là, se demandait quel mystérieux colloque pouvait rassembler ces étranges 'frenchies' ... De Chaban, je conserve ce jugement à la fois dubitatif et optimiste sur notre pays: « Sur trois français, il y a un qui parle, un qui se croise les bras et un qui fait le boulot. Du fond de la mine au sommet au sommet de l'Etat, c'est comme ça. Et c'est parce qu'il y a toujours quelqu'un qui fait ce qu'il doit faire, que la France restera toujours la France !»

Elu président de la presse accréditée à l'Hôtel Matignon en 1992, je suis resté douze ans dans ces fonctions, avec pour Premiers ministres successifs Pierre Bérégovoy, Edouard Balladur, Alain Juppé, Lionel Jospin et Jean-Pierre Raffarin. Douze fois, j'ai prononcé le discours de vœux du début d'année au nom de tous mes confrères de la presse écrite et audio-visuelle. C'est un exercice de style délicat oscillant entre la défense des intérêts des professionnels de l'information et une prise de distance qui est la garantie de leur indépendance.

J'ai connu des heurts, des moments difficiles, avec certains responsables politiques, notamment à propos des «affaires»... Comme beaucoup de mes confrères, j'ai subi nombre d'avatars - écoutes, filatures, contrôles fiscaux...- liés à liberté d'expression : il n'est pas toujours admis, dans notre pays, que l'on soulève les pierres, que l'on dise à ses lecteurs ce que l'on sait, même si l'on s'interdit - je crois que ce fut toujours mon cas - un ton trop agressif ou polémique.

J'ai toujours voulu éviter en outre d'être un «éditorialiste assis», de raconter l'histoire immédiate sans bouger de mon fauteuil. Cela m'a conduit à saisir toutes les occasions de voyage. J'ai accompli ainsi trois ou quatre tours du monde, avec une prédilection pour l'Amérique latine, les pays du Pacifique et l'Asie, Japon compris.

Je me suis rendu sur place au moment de la première guerre du golfe, suivant la division Daguet, j'ai visité l'Allemagne réunifiée et j'ai pu aller aussi, grâce à notre grand ancien Vincent Coeurderoy dans l'ex-Yougoslavie lors de l'opération Salamandre.

Plus qu'après le choc, très évoqué ces derniers jours, que fut la chute du Mur de Berlin, je me souviens avoir vraiment pris conscience, lors de mon deuxième séjour à Hong-Kong, en 1998 - ma femme avait pu pour une fois venir avec moi - que le monde du XXIème siècle serait très différent de celui du XXème.

La Chine et l'Asie me sont brusquement apparus dans une telle course au niveau de vie que j'ai eu le sentiment que l'Occident devrait peu à peu leur concéder une large part de leur richesse. L'Iran des ayatollahs, l'Afghanistan et surtout le Pakistan ont montré en outre, bien avant l'effondrement des tours du World Trade Center et la seconde guerre du Golfe, que, face à un Islam conquérant et agressif, la préservation de ce que nous appelons les «valeurs du monde industrialisé» serait de plus en plus coûteuse.

«Le monde court à la catastrophe mais on peut se rassurer en disant qu'il y a toujours couru» écrivait le président Pompidou dans «Le nœud gordien», ce qui est une façon de se consoler que je vous livre...pour ce qu'elle vaut.

La soixantaine approchant, j'ai choisi, en 2004, d'abandonner le métier d'historien sans recul, après plus de trente ans d'exercices divers. Le groupe Sud ouest m'a nommé PDG de sa filiale d'édition, ce qui m'a permis de découvrir l'univers du livre et la dure loi des affaires. Ce fut une nouvelle expérience très enrichissante, qui m'a permis de dégager plus de temps pour mes propres travaux d'écriture (ma biographie de Ravailac, qui va paraître en janvier prochain, sera mon neuvième livre).

Avec ma femme, nous avons choisi de vivre à la campagne, dans un très joli village historique - à 130 kms de Paris - qui a été le fief du célèbre mémorialiste Saint Simon, à mon sens le meilleur chroniqueur politique de notre histoire. Là, nous nous consacrons à de nombreuses activités associatives, notamment le Prix Saint Simon, remis chaque année par le Chancelier de l'Institut de France.

Si M. Lécuyer m'apparaissait de nouveau en songe, je pourrai donc lui dire : reconnaissez que j'ai tout de même bien travaillé, même si une indéniable chance et le violent amour que j'ai eu pour mon métier m'ont somme toute rendu la tâche assez facile...

Mais il m'est surtout possible de regarder en face le collégien de Cusset qui rêvait à quinze ans de «lire, écrire et voyager» . En votre présence si amicale, aujourd'hui, je peux lui dire que j'ai accompli son rêve. Au-delà sans doute de tout ce qu'il imaginait....